

« Montherlant sera notre D'Annunzio (...) par cette prodigalité d'images, cette idéale artisterie, cette insolence dans le sublime et le superbe. »

Roger Martin du Gard

Romain. L'écrivain français Henry de Montherlant dans les années 30.

## Requiem pour les héros manqués

Ils se voulaient poètes et guerriers. Dans les années 30, ils se sont engagés dans la guerre. A gauche comme à droite. Maurizio Serra retrace ces destins brûlés.

PAR CLAUDE ARNAUD

L'Histoire manque de nuance. Elle transforme les vainqueurs en héros et les vaincus en vilains, re-peint en rose et noir une réalité souvent grise et, même en se « révisant », reste daltonienne. Remarqué pour ses biographies de Malaparte et d'Italo Svevo, après son livre fondateur, « Les frères séparés » (Aragon, Drieu, Malraux), Maurizio Serra persiste à récrire notre entre-deux-guerres sans juger ni moraliser – il préfère les chemins des contrebandiers aux guichets de douane. Il cherche ici à isoler les ressorts esthétiques communs à des écrivains aussi éloignés idéologiquement que Crevet et Montherlant, Klaus Mann et W.H. Auden, mais tout aussi impatients de

redessiner une réalité trop médiocre pour eux. Fascinés par l'action, ils rêvent d'acquérir l'aura entourant leurs aînés qui s'illustrèrent durant les combats de la première guerre, de Lawrence d'Arabie à D'Annunzio. Attirés par le communisme aussi bien que par le fascisme, ils brûlent de quitter leur donjon pour lancer des mots aussi efficaces que des balles. Mais le bruit de la vraie poudre va montrer qu'on ne change pas si facilement un esthète en légionnaire. Souvent minés par des désirs difficiles à avouer, ils seront mis sur la touche quand les idéologies rouge et brune sombreront dans la routine sectaire ou chauvine. Ces « poètes guerriers » n'eurent plus qu'à se suicider, s'exiler ou se faire oublier.

**Esprits charnières.** Il est réjouissant de voir un esprit réfléchir encore de façon européenne. Essayiste et diplomate, Maurizio Serra pense en six langues (anglais, français, allemand, russe, espagnol, en sus de son italien natal) – et il a vraiment tout lu sur la période allant du Congrès de Versailles (1919) à l'Anschluss (1938), des discours d'Oswald Mosley, le « Mussolini anglais », aux pamphlets de la Garde de fer roumaine. Son antimanichéisme le pousse à s'intéresser aux esprits charnières – « nationaux



Antimanichéen. Le diplomate et essayiste italien Maurizio Serra.



**Tourmenté.** L'écrivain allemand Klaus Mann (ici, avec sa sœur Erika, en 1930) fut l'un des plus farouches opposants au nazisme.

**« Je flaire la catastrophe imminente. Elle sera inouïe. Elle engloutira tout, et ce ne sera dommage pour personne, sauf pour moi. Tout ce qui existe va crever. C'est pourri. »** Klaus Mann, « Mephisto »

bolcheviques » ou « fascistes progressistes » qui agirent en transformateurs capables de changer le 110 volts rouge en 220 noir. Sa curiosité englobe aussi bien les enfants gâtés de la bohème, réunis autour du groupe de Bloomsbury ou de Nancy Cunard, l'héritière pour qui Aragon voulut mourir, de Lili Brik, l'égérie de Maïakovski, ou de Margherita Sarfatti, la muse avant-gardiste de Mussolini.

La guerre d'Espagne est logiquement l'acmé de son livre. Déjà surchauffés par les affrontements entre monarchistes, poumistes, anars, ultralégers et staliniens, les plateaux de Castille s'enflamment à l'arrivée de milliers de volontaires, souvent des intellectuels – aucun conflit n'inspira autant de livres. Une guerre qu'on suit des deux côtés de la barricade, sans souci des légendes (la défense de l'Alcazar de Tolède) ni crainte des « détails » qui font mal (les 2 000 otages que les républicains fusillèrent à Paracuellos en 1936).

Tous ces « poètes guerriers » eurent en commun un fond d'héroïsme manqué, de neurasthénie sexuelle et de révolte dilettante. Ils voulurent trop étreindre et n'embrassèrent parfois que la mort, suggère Maurizio Serra, en nous laissant libre de conclure. La révolution est peut-être une affaire trop sérieuse pour être confiée à des écrivains, peut-on penser en refermant son livre ■

« Une génération perdue », de Maurizio Serra, traduit de l'italien par Carole Cavallera (Seuil, 368 p., 25 €).